



PARIS

Romain Bernini

Galerie Suzanne Tarasiève / 10 septembre - 8 octobre 2016

Il est en peinture des évolutions lentes, qui révèlent d'année en année des variations subtiles et d'autres plus radicales qui conduisent, l'espace de quelques mois, à des questionnements révolutionnaires. Alors que depuis une dizaine d'années, Romain Bernini nous avait habitués à ces transformations progressives, par exemple à travers ses personnages, souvent des grimpeurs de dos dans ses premiers tableaux, puis des chamanes faisant face au regardeur dans ses toiles plus récentes, sa dernière exposition fait l'effet d'un coup de tonnerre, et soulève des questionnements d'un ordre inédit chez lui: l'usage de couleurs vives et chaudes, la transformation de la toile en objet, le rapport entre la figuration et l'abstraction. Cela ne signifie pas que la cohérence lui fasse défaut, que ces toiles nouvelles soient sans lien avec celles qui les précèdent, ni que ces interrogations entraînent dans son travail des changements de nature durables. Ce qui est sensible en revanche, c'est le sentiment de liberté qui se dégage de cette exposition. On y entre comme dans une forêt vierge psychédélique – Romain Bernini

évoque volontiers les lumières de Gauguin et de Peter Doig.

Des perroquets au plumage sophistiqué peints avec fermeté et retenue, dépourvus des coulures qui caractérisaient sa facture ancienne, figurent sur de petites toiles dont les bords peints, repliés sur les châssis, prolongent l'image au-delà de sa surface. Ils sont littéralement posés sur de grandes peintures qui leur servent de fond abstrait, ornées de quelques formes indistinctes violettes, bleues, vertes ou rouges. L'une d'entre elles est exposée telle quelle. Cela transforme presque les petites toiles en sculptures, et les grandes en socles. D'ailleurs les perroquets sont aimantés, et l'on peut éventuellement changer leur position.

Il y a d'abord, dans le choix de ce motif animalier, une recherche picturale menée à partir d'images trouvées, ou bien prises sur le vif au zoo, qui rappelle parfois certains tableaux de Gilles Aillaud avec le sentiment de l'emprisonnement en moins.

Bien que Romain Bernini se soit inspiré de la nouvelle de Flaubert *Un cœur simple* pour des œuvres antérieures, ces perroquets-là ont peu de

chose en commun avec un animal empaillé sordide et terrifiant. Pourrait-on voir dans ces tableaux un trait d'humour mordant, qui coupe court à la critique? Un contrepoint à ces images contribue à l'équilibre de l'exposition: une piste ronde sur laquelle sont disposés des parallépipèdes gris – fontaine, foyer ou piste de cirque, le mystère restera entier.

L'atmosphère générale rappelle celle des musées d'histoire naturelle; deux chamanes mélancoliques contemplant des paysages, coiffés de masques de feuilles et de maquillages précieux. Plusieurs peintures qui représentent une forêt de palmes complètent cet ensemble dont on ne sait pas tout à fait s'il s'agit de la nature sauvage ou de vitrines oniriques. Cachée au premier étage, une chouette sage veille sur cette ménagerie.



« Waiting Period », 2016. Huile sur toile. 150 x 150 cm. Oil on canvas

Bernini's old paintings, are literally placed on large canvases that serve as an abstract backdrop. These are adorned with a few indistinct forms in shades of purple, blue, green or red. One of them is shown bare. The birds appear on smaller canvases whose painted edges, folded over the stretchers, extend the canvas beyond its surface. This transforms them almost into sculptures, and the large canvases into bases. In fact, the parrots are held by magnets and it would be possible to change their position.

The artist put a lot of study, both of photos and of live specimens in the zoo, into these animal motifs, and the result sometimes reminds us of paintings by Gilles Aillaud, albeit without the feeling of confinement. Although Bernini referred to the Flaubert short story in earlier works, these parrots have little in common with the sordid and terrifying stuffed parrot of *Un cœur simple*. These birds might also be seen as an expression of sardonic humor, anticipating and undercutting criticism. Balancing the exhibition is an enigmatic round area full of gray parallelepipeds. Could this be a fountain, a hearth, a circus ring? The general atmosphere is like that of a natural history museum. Two melancholy shamans contemplate landscapes wearing leaf masks and precious face paints. Severn paintings of palm forests complete the ensemble. Dream visions or wild nature? We don't know. Hidden on the second floor, an owl watches over this menagerie, as if to take it under the wings of its wisdom.

Translation, C. Penwarden

Anaël Pigeat

He is a painter of slow developments that lead, in the space of several months, to revolutionary questions. Over the last ten years, we had grown used to these gradual transformations in the work of Romain Bernini, notably in the nature of his characters (from the climbers of the first paintings, seen from behind, and then shamans facing the viewer in more recent canvases), but his latest show is dramatically different, as he explores questions that seem quite new for him: the use of bright, warm colors, the transformation of the canvas into an object, the relation between figuration and abstraction. This does not mean a lack of coherence, that these new canvases are unconnected to the ones that went before, or that these questions signify durable changes in his work. What this show does very clearly convey, however, is a sense of freedom. Entering it is like entering a psychedelic virgin forest. Parrots with sophisticated plumage, and none of the drips of paint found in

« Vāhana II ». 2016. Tableaux assemblés. Huile sur toile. 200 x 160 cm

(Court. de l'artiste). Oil on canvas

